

N. JORGA

---

LA

# “ Romania „ Danubienne

et les barbares au VI<sup>e</sup> siècle

---

Extrait de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*  
Tome III, n<sup>o</sup> 1, janvier-mars 1924.

---

BRUXELLES

1924

EN DÉPÔT

A PARIS

Librairie ancienne Édouard CHAMPION

5, quai Malaquais (VI<sup>e</sup>)

A BRUXELLES

Librairie universitaire Maurice LAMERTIN

58-60, rue Coudenberg

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

# La « Romania » danubienne et les barbares au VI<sup>e</sup> siècle

---

## I

Une théorie courante, qui s'est répandue depuis un siècle et qui a été soutenue par des savants éminents, jouissant d'une très grande réputation universelle, prétend que la vie des sociétés européennes, surtout de celles de l'Occident, a été renouvelée dans ses éléments les plus fondamentaux par l'apport de l'invasion germanique. Rome, profondément démoralisée et déchue, avec ses institutions flétries et ses mœurs gangrenées, n'aurait pu donner que la poussière mouvante de sa population incapable de s'administrer et de se défendre, pour qu'elle soit de nouveau réunie dans des formes stables par la volonté des chefs barbares, par la réglementation précise des envahisseurs, qui auraient été des innovateurs conscients et persévérants dans leurs efforts.

L'auteur de la « Cité antique », qui, en découvrant les principes de la vie religieuse et politique des anciens, avait posé aussi les bases d'une nouvelle histoire du moyen âge, avait vainement invoqué des témoignages indiscutables et présenté des arguments d'un grand poids pour démontrer que la société romaine était parfaitement viable et nullement inférieure sous le rapport moral aux maîtres imposés par le hasard et que, quant aux nouveaux établissements, ils peuvent être expliqués par le développement des situations historiques et par l'intervention de circonstances bien connues. On s'en tenait à une conception qui avait l'avantage de donner une seule explication, d'apparences assez plausibles.

Dans une série d'études en roumain sur le moyen âge <sup>(1)</sup> nous avons essayé de prouver que ce qui forme l'originalité de cette longue époque, du plus haut intérêt, *vient des éléments mêmes que Rome lui avait fournis, que toutes les transformations sont dues à l'action des facteurs formés dans l'ancien monde romain, que c'est la « cité antique » dans son dernier stade qui a donné d'elle-même les caractères distinctifs de la nouvelle ère.*

Ayant repris tout dernièrement une partie du sujet à un autre point de vue <sup>(2)</sup>, nous avons présenté des chapitres d'histoire universelle, à partir du IV<sup>e</sup> siècle, dans lesquels on voit qu'après la retraite des légions, après la décadence complète du régime centralisé, après la disparition de ce qu'on appelle l'« Empire romain d'Occident », les provinces, les régions, les villes continuèrent à vivre à l'ancienne manière, réduisant bientôt les Germains, venus par bandes et établis au hasard de leurs migrations, même sous les rois de conquête, à la situation de disciples à l'égard des évêques, vrais princes entre les murs de leurs résidences, de respectueux exécuteurs des conseils donnés par ces riches sénateurs qui pendant longtemps furent la classe dirigeante des cités. Et, en même temps, les populations romanes, en Gaule aussi bien qu'à Rome, dans l'ancienne capitale de même que sur la rive de l'Adriatique, dans les vallées des Balcons, sur le Danube et dans les Carpathes, en Sardaigne, réduites à se protéger et à s'organiser elles-mêmes, s'érigèrent en démocraties populaires, ayant l'orgueil de représenter, devant un maître établi dans leur voisinage ou sur leur territoire même, des *Romaniae*, des pays de romanité nationale, dont le souvenir s'est perpétué dans les noms de la *Romagne* italienne, de même que dans celui des Roumanches alpins, dans celui des *Români*, des Roumains de la péninsule balcanique et du territoire de l'ancienne Dacie.

Avec un puissant apport de vie paysanne, qui est d'autant plus naturel que la romanisation, d'après notre hypothèse,

(1) Entre autres *Histoire du peuple français*, Bucarest, 1913; *Papes et empereurs*, Bucarest, 1919.

(2) *Orient et Occident au moyen âge*, Paris, 1923.

a été accomplie par des éléments ruraux ayant quitté l'Italie sans aucun mandat officiel et sans aucune protection des armées, et que les indigènes dénationalisés avaient été des paysans ayant transmis à leurs descendants, sinon la même langue et le même nom, au moins les mêmes institutions et les mêmes coutumes, ces démocraties à base d'élection pour toutes les charges et les dignités, de l'évêque au dernier centurion et agent fiscal, ont donné à la nouvelle vie religieuse chrétienne un caractère archaïque, patriarcal, qui lui resta pendant longtemps et qui est reconnaissable dans les termes définitivement adoptés. Pour une partie de ces « Romani », d'une influence sur les barbares beaucoup supérieure à la valeur qui leur est attribuée par le *wehrgeld*. l'Église est, de la Sardaigne à la Rhétie et à la Dacie lointaine, la propriétaire autorisée de la basilique : *baselgia*, *biserică*. C'est entre ses murs que se concentre, se reconnaît et se développe une nouvelle conscience, qui n'est pas seulement religieuse, sous l'égide de cet évêque qui deviendra pour l'Occident un *dominus*, un *domnus*, comme les empereurs, et qui restera, dans la nouvelle dénomination slavone pour les Balcaniques et les Danubiens, un *vlădică*, un « dominateur ».

Les nouveaux langages eux-mêmes prennent leurs contours dans cette atmosphère de démocratie à demi paysanne. Des changements sémasiologiques se dégagent une âme toute simple, d'une poésie naïve, se plaisant à s'arrêter sur les occupations et les spectacles de la vie des champs : tromper, c'est pour le Roumain *a înșela*, mettre habilement la selle sur un cheval encore sauvage, empêcher, pour lui aussi, *a împiedeca*, mettre des chaînes aux pieds du même cheval récalcitrant, aller *a merge*, plonger dans le ravin qu'on descend, acheter *comparare*, *a cum-păra*, mettre en regard les éléments du troc, fâcher, *a supăra*, *superare*, vaincre dans la lutte, apprendre *a învăța*, d'*invitiare*, l'objet *lucru* (*lucrum*), le gain journalier. Les éléments compliqués d'une langue longuement développée et artistiquement façonnée, assimilée sous tant de rapports au modèle hellénique, se réduisent à ce que la pauvre raison de ses commençants, qui n'étaient donc pas des dégénérés, peut saisir de ses artifices. En fait de flexion, les

formes verbales se réduisent à des schémas généralement compréhensibles et de l'usage le plus courant, le nombre des cas diminue, l'accusatif prenant la place du nominatif. Les désinences tombent, les voyelles s'obscurcissent ou se confondent, les sons plus énergiques s'adoucissent, l'accent seul conserve souvent la valeur phonétique ou l'existence même d'une syllabe. On emprunte sans aucun scrupule, puisque c'est aussi sans aucune conscience, au parler des vaincus, des envahis, des assimilés, les éléments de vocabulaire qui paraissent plus clairs, d'une euphonie plus frappante, d'une appropriation plus évidente, en même temps que les habitudes syntactiques, reproduisant une pensée différente, se perpétuent et que les organes de la parole, sous un même ciel que ces vaincus et expropriés, donnent une autre inflexion aux sons de la langue latine populaire, elle-même — il est inutile de le dire — tellement différente du beau langage des poètes, des philosophes, des orateurs et des juriconsultes.

Devant l'instabilité générale, le roi barbare ne pouvant jamais réaliser le même « ordre » que l'empereur romain, dans le cas même où il en revêtait la pourpre par la volonté du « peuple », de la « démocratie » de Rome, plus que par la faveur intéressée du Pape, lui-même plutôt un mandataire toujours contrôlé, souvent renversé, de ce « peuple », il fallut que ces nouvelles sociétés, au milieu desquelles les Germains de toute espèce ne faisaient que « camper », s'accommodassent, *produisant d'elles-mêmes de nouveaux organes*. La « recommandation » des terres, restées seul exponent de la richesse, seule mesure de la valeur, seul appui matériel de l'importance politique et sociale, la hiérarchie qui en résulta, beaucoup plus que le « fief » et le « bénéfice » des protecteurs militaires, façonnèrent ce monde du moyen âge, qui, tout en fixant les principes brefs et durs des *leges barbarorum*, restait assoiffé de la justice romaine, qu'il arriva à découvrir dès avant l'an mille, d'autant plus que l'Orient n'avait jamais abandonné l'ancien droit, pendant longtemps enseigné en latin.

Partout, c'est l'ancien élément qui persiste, qui domine, malgré les formes de la royauté barbare et de sa dépendance militaire, qui se continue et se développe, à peine

influencée par les nouveaux venus — des hôtes coutumiers, du reste — d'elle-même et pour elle-même.

A quelle époque ce procès s'était-il déjà prononcé suffisamment pour dire que le moyen âge existe, avec ses provinces, avec ses races, avec ses langues, avec ses institutions et ses coutumes ?

A ceux qui parlent de l'effondrement préalable de cet « empire » de Charlemagne qui ne fut, à côté de la royauté franque, restée intacte, en théorie aussi bien que dans ses moyens d'action, qu'une manifestation armée de l'unité et de l'initiative de l'Église, en même temps qu'une réminiscence des masses, à ceux qui s'appuient pour le langage sur les serments de Strasbourg, à ceux enfin qui cherchent dans Richer la première conscience de la romanité opposée au germanisme désormais inattaquable, on peut opposer les témoignages autrement concluants qui concernent la vie de l'Orient européen.

Telle Vie d'Ulphilas par Auxence, évêque de Durostorum (Silistrie), fait, au iv<sup>e</sup> siècle déjà, une distinction entre la Romania *danubienne* et le *barbaricum*. Telle autre Vie de Saint, celle de Séverin, évêque du Norique <sup>(1)</sup>, présente la cité démocratique défendue par son chef spirituel contre les Germains de passage ou campés aux alentours. Telle inscription de Sirmium représente cette Romania protégée par le Christ contre les Avars <sup>(2)</sup>. On voit plus tard, au commencement du vi<sup>e</sup> siècle, d'un côté l'autonomie religieuse de ces moines scythes de la Dobrogea actuelle, forts de leur conviction, allant jusqu'à Rome, non seulement pour parler au Pape, leur chef latin, mais aussi pour faire appel au peuple près des « tombeaux des rois ». On assiste au soulèvement de ce Vitalien de Zaldapa sur le Danube, près de Novae (Sichtov), ancienne résidence du Goth Théodoric, qui, à la tête des barbares et de la population romane de ces régions, combat contre les impériaux de Constantinople pour regagner cette couronne des Césars qui échet à un autre chef de ce même mouve-

---

(1) Voir plus loin.

(2) Voir nos *Latins d'Orient*, Paris, 1920.

ment, Justin, et fut transmise au brillant neveu de ce dernier, Justinien (1).

Or, l'œuvre officielle que cet empereur commanda au rhéteur de Gaza, Procope, dont il fit son historien attitré pour ses campagnes d'Afrique, d'Italie, de Mésopotamie, pour la célébration de ses bâteaux militaires, présente vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle un tableau des provinces de l'Empire romain d'Orient qui, *observé de plus près que jusqu'ici*, confirme de la façon la plus éloquente chacune de ces conclusions.

## II

Ce qui frappe d'abord dans les deux passages où Procope donne pour la plupart des listes de noms appartenant à l'Illyrie, à l'Épire, aussi bien qu'aux bords du Danube, que lui avaient communiquées les bureaux impériaux de Justinien — car son essai de ranger d'une façon correspondante aux réalités géographiques la nomenclature topographique des rives danubiennes n'est guère réussi — c'est la prédominance du *village* et, en première ligne, du village barbare, trouvé, transformé, mais conservé quant au nom par l'infiltration et puis par la conquête des Romains.

Toute une longue série finit par le suffixe *para*, précédé de désignations d'origine thrace sur lesquelles les philologues de profession eux-mêmes hésiteraient à se prononcer : Bési (n'est-ce pas Bessapara, la capitale des Besses?), Béri ou Viri (Βήρι), Isgui (Ἰσγί), Bélaïdi ou Vilaïdi (Βηλαΐδι), Bé ou Vé, Bri ou Vri, Chesdou, Grinkia, Skari. Dans Dardapara on peut reconnaître le nom des Dardanes, dans Priskoupéra ou Priskoupara le nom romain de Priscus, dans Moutzipara celui d'un Mucius (2). Il faut en rapprocher des noms de personne terminés en *-por*, comme Pupor, Natapor (3). Il faut admettre, je crois, que cette espèce de formations rurales avaient un caractère généalogique, la *para* correspondant à la *fara* alba-

(1) Cf. *Orient et Occident au moyen âge*.

(2) A cette catégorie il faut ramener peut-être aussi Μουρκί[π]άρα. Cf. la Zourobara des Bieplii.

(3) J. VAN DEN GHEYN, « Les populations danubiennes », extrait de la *Revue des questions scientifiques*. Bruxelles, sans année.

naise qu'on rencontre jusqu'aujourd'hui. De même chez les Roumains l'héritage, la *moșie* des héritiers consanguins d'un Petru, Pierre, s'appelle Petrești et chacun de ses habitants est donc un Petrescu.

Au delà du Danube, il y a, comme on le sait bien par de nombreux témoignages appartenant à toutes les époques, d'autres groupements d'agriculteurs, surtout d'agriculteurs, — les habitants des *para* balcaniques pouvant être aussi des bergers, ayant comme abri provisoire quelque chose comme les « katouns » actuels —, dont le nom finit par *dava*, les Davi, Daii ou Daci, les Daces, étant les paysans des « *davae* ». La Deva transylvaine de nos jours, avec sa forteresse sise sur la cime d'une hauteur pointue, continue très probablement un de ces villages. Dans les noms des « *davae* » primitives on rencontre parfois des racines qui paraissent rappeler des tribus daces, comme dans Buridava ou Capidava, peut-être Carpidava. La liste byzantine contient : Kyridava, qui doit être une Quiridava, Zikidava, qui correspond à la Sicidava qu'on retrouve ailleurs, dans cette même source aussi : Mouridava, Brégédava (Βρεγέδαβα), Itadava, Aiadava ou Aédava, Koumoudava (1). L'idée se présente que ces « *davae* » avaient plutôt un caractère local sans le lien généalogique qui relie les membres des « *parae* ».

A côté, des châteaux, c'est-à-dire les villages au-dessus desquels ils s'élèvent, ont les suffixes *-sara* (cf. Badisara ou Vadisara avec la Germisara dace de l'époque romaine), *-béta* (cf. Brébeta, Βρέβητα avec la Droubetis de la rive gauche, antérieure à la conquête de Trajan), *-ista* (Βράτιστα, qu'on peut rapprocher de la Siatista macédo-roumaine actuelle), *-apa* (Zaldapa, Moundépa, Tharsandapa, Θαρσάνδαλα (*sic*); cf. Axiopa), *-ina* (Bisdina ou Visdina, Rhésidina, Bassidina, Βασσιδίνα, Βελεδίνα, Altina; cf. l'Antina actuelle du district valaque de Romanâți : on y a découvert d'importantes traces de la vie antique), *-izi* ou *-izos* (Bourtoutdguizi, Kistidizos, Briguizis; cf. l'Azizis de

(1) Parfois le suffixe est *-deva*. Cf. aussi Deutréva (Δεύτερεβα), Danédeva. On trouve aussi tel nom terminé en *λάναι* (Θουδανελάναι ou Θρασουσουδάνελον).

la Dacie conquise par Trajan), *-bré*, « ville » (Soukabré, Ὑμαυπάρουβρι, Ζαβινιβρίεις; cf. Sélymbrie), *-doula*, *-oula*, *-oulos* (Alioula <sup>(1)</sup>, Kouskoulos, Békouli ou Vékouli, Toroulis, Tézoulis, Loutzolo), enfin des suffixes rappelant l'Asie, perse ou arménienne, dont la population ne différait pas trop des Thraces : *-arba* (Kastrazarba, c'est-à-dire Castra Zarba, Dalatarba; cf. l'Anazarba asiatique) et *-arta* (Diniskarta, Stenokarta; cf. l'Iaxarte). Il paraît que le sens de « gué » est attaché à la racine *dor* ou *dour*, qu'on rencontre aussi bien dans Durostorum (Silistrie) que dans des noms conservés par cet écrivain byzantin du vi<sup>e</sup> siècle, comme Καπιστούρια, Καράσθουρα, Κουζούσ[τ]ουρα <sup>(2)</sup>.

N'oublions pas les vieux noms grecs pour des groupements devenus maintenant ruraux : Troesmis, Kallatis, Abrittos, Τομισ, Dyrrhachion (Δυρράχιν), Aulona, Chimaira, Europa, les noms illyres, comme Skodra (Σκιδρέων πόλις), Skoupi (Σκούπιον), Κάτταρος, Κατταρικὸς (Cattaro); des noms scythes, comme Sérétos correspondant à la rivière du Séreth (le Τιάραντος d'Hérodote), Δέβρη, l'actuelle Dibra; cf. Δέβρερα), d'autres de caractère très archaïque : Ἄρζων (cf. Arxava), Ζδεβρίν, Βέκις, Πακούε, Πρέϊδις; Βουλιβάς, Τράνα, Πικνους, Κούπους, Κανταβαζάτης), Smornis, Kampsis, Tanatas, Armata, Timena, Almon, Trikésa, Kébron. Onos, Τόμες, Palmatis, Τιλικίων. On a même le souvenir des rois macédoniens dans la Βασιλικὰ Ἀμύντου <sup>(3)</sup>.

De même dans la Norique on rencontre encore des noms de localité appartenant à la population qui y précéda les Roumains, comme : Asturis, Juvao, Batavis, Lauriacum, Boiotro.

L'apport romain est de beaucoup moins important. Comme seules dénominations anciennes : Ratiaria, Bononia. Lederata, Viminacium et Zerna (Ζέρνης), Oescus,

<sup>(1)</sup> Cf. VAN DEN GHEYN, *ouv.* cité, p. 108, toute une série : Perula, Rebula, etc. ; CUCULLIS dans la « Vita Sancti Severini » d'Eugippe (éd. Sauppe, dans les *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, I<sup>2</sup>, Berlin, 1877).

<sup>(2)</sup> Cf. VAN DEN GHEYN, *ouv.* cité, p. 73.

<sup>(3)</sup> M. V. Pârvan l'avait déjà remarqué dans son étude sur les noms de fleuves scytho-daces.

Augusta, Quintae, Halmyris, Aegistus, Trasmарisca, Securisca, de même que Singidunum et Novae. Certains noms imposés par les nouveaux habitants ou les maîtres récents paraissent rappeler les mêmes prédécesseurs barbares : Βουρδέπτου les Bures, Σαρμαθῶν, Σαρμάτες les Sarmates, Γητιστράους les Gètes, Βαστέρνας les Bastarnes, Σκυθιάς les Scythes, certainement Ἰλλυριν les Illyres, Δάλματας les Dalmates, Γραῖκος les Grecs, Ἰουδαῖος le Juif, φρουρίον Οὐννων, les Huns. D'autres noms représentent l'aspect de la localité : Vindemiola, Crispas, Pontes <sup>(1)</sup>, Meridio, Palatiolo, Lapidariae. Des noms composés d'éléments de la nature locale rappellent, comme aujourd'hui, et toujours, en Macédoine ou en Thessalie valaque, les points de repère du pâtre : Ad aquas, Akys pour les Grecs, Τρεδεκιπλίους, Tredecim tilios (cf. les Καλαὶ δρύς, les « beaux arbres » de Cedrène), Loupofantana, Paulimandra, « Fontaine du loup », « Troupeau de Paul », Γεμελλομοῦντες, Ulmetum. Λουκέπρατος, de « Lucae pratum », Caput-bovis.

Il semble que les noms finis par *-iana* indiquent la personne du propriétaire d'un *fundus* : Candidiana, Florentiana, Romuliana, Variana, Mocatiana, Valeriana, Aureliana, Trasiana, Susiana, Longiana, Quartiana, s'il ne faut pas y voir des qualificatifs se rapportant à *castra*, aux camps de vétérans (cf. *Castra Martis*) <sup>(2)</sup>. D'après des monastères et des églises on a des localités qui s'appellent Saint-Trajan, Saint-Théodore, Saint-Julien, Saint-Sabin[ni]en, Saint-Étienne, Saint-Donat, Saint-Cyrille Il y a en Mésie près des ruines du Pont de Trajan une « cité de Théodore ». Des « *burgi* » <sup>(3)</sup> se sont ajoutés aux anciens châteaux : Burgus (Πύργος), Siliburgus, « Bourgonovoré », Bourgonalton, Lakkobourgo, Lucernariabourgo, Saltoubourgo, etc. Ajoutons la notion de *curtis* dans Ζητινούκορτος.

Quant aux nouveaux barbares, aux envahisseurs du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, malgré la présence pendant longtemps de

(1) Voir aussi Ποντεσέριο.

(2) Dans la *Vita Sancti Severini* on a l'oppidum de Faviana.

(3) Cf. *Vita Sancti Severini*, p. 9 : « Secretum habitaculum quod burgum appellabatur ab accolis. »

Théodoric à Novae, à peine y a-t-il quelques localités qui les rappellent. Θρασαρίχου, Βίδιγης, en relation avec un Thrasaric, un Vitigès, sont les seuls venant des Germains et peut-être un Βόδας (eau), un Δουρβουλή (de *drv*, arbre), une Laboutza (ou Lavoutza), à cause du suffixe, les seuls venant des Esclavons, des *Sclavini* d'outre-Danube.

### III

Ces villages se trouvent dans le voisinage et sous l'autorité d'une ville, d'une πόλις ou d'un oppidum ; sinon, ils se rassemblent pour former une χώρα, un *territorium*, une *terra*.

Tels, pour la première catégorie, dans Procope, les rayons de Serdica, le Γέρμανα, de Panta (ou Pantalia). La *Vie de Saint-Séverin* nous renseigne, avec une grande richesse de détails, sur les conditions de vie dans ces formations mi-urbaines, mi-rurales, du côté de Vienne, de Tulln, de Passau. La population a, dans les environs de la cité, des champs, « *sata* » (1), des *vici* et élève des troupeaux, *greges*. Elle forme une société religieuse, une *ecclesia* (le terme étant employé aussi dans le sens de l'édifice sacré) (2). On se rassemble dans la *basilica* — on dit aussi : *basilica monasterii* (3), ce qui en précise le sens — pour prendre les mesures de défense, aussi bien que pour élire ses chefs. Ce sont les « tribuns » commandant à la « milice » payée par « le gouvernement impérial » (4), les juges. Ammien Marcellin connaissait déjà, comme aussi Auxence de Durostorum, un « juge » chez les Visigoths, qui n'avaient pas sans doute créé cette fonction, et les Vandales, établis en Afrique, avaient nommé des « *praepositi romanis judi-*

(1) *Vita Sancti Severini* : « Perparva seges inter aliorum sata », p. 14.

(2) Cf. « Vocate coetum, congregatae ecclesiam » (p. 14). Mais aussi « in ecclesia congregati » (*ibid.*). « Ecclesia loci » (p. 15).

(3) « Basilicam quam in monasterio construxerat » (p. 12). « Basilicae monasterii fuit aedituus » (p. 13). « Intranses basilicam » (pp. 14-15). « Basilicae extra muros » (p. 19). « Cunctos pauperos in una basilica statuit congregari » (p. 21).

(4) Per id tempus quo romanum constabat imperium, multorum milites oppidorum pro custodia limitis publicis stipendiis alebantur... Militares turmae deletae, p. 18.

ciis » (1). De plus, si à Venise les premiers magistrats, élus par une « ecclesia » semblable, furent des « tribuns », les chefs du « populus » de Rome sont tous sans distinction des « praepositi » sans doute, mais aussi des *judices*. Et la Sardaigne eut, d'après une ordonnance, douteuse, de Justin II (569), son « juge » autonome, au choix d'un peuple sans autre défense, formant la *corona* avant le partage de l'île en quatre « judicatures » (2). Mais l'autorité suprême est celle du *vir Dei*, de l'évêque, qui peut avoir été avant le moment même de son élection un membre quelconque de la société des laïcs, avec ses diaques, ses *presbyteri*, ses *aeditui*, ses *ostiarii*, ses « vierges consacrées ».

Tout autour, la campagne est pleine de brigands, *latrones* (3), *latrunculi*, de soldats d'aventure « que les habitants appellent *skamares* ». Des rois, Ruges, Scires, Alamans, Goths, les commandent, accessibles aux prières et aux gestes d'incantation des évêques thaumaturges. Ils ont des régions qui les écoutent et leur payent le tribut; on cherche à y attirer, de gré ou de force, les voisins (4). Il arrive même que les barbares s'établissent quelque temps dans les cités pour en sortir à la première alarme ou au premier accident qui les impressionne; ce sont les « *barbari intrinsecus consistentes* » ou « *habitantes* », qui ont avec les citoyens un « *foedus* », une convention formelle (5). Ordinairement ils se rencontrent avec ceux-ci dans les foires, les « *nundinae barbarorum* » (6). Le commerce est fait pour les uns et pour les autres, les chemins de terre étant impraticables, par eau : les provisions pour les villes menacées, a ssiégées du Norique, arrivent par l'Inn et le Danube (7).

(1) Cf. BESTA, *Storia di Sardinia*, II, p. 13 et MARTROYE, *Genséric, La conquête vandale en Afrique et la destruction de l'Empire d'Occident*, Paris, 1907, pp. 263-266.

(2) DI TUCCI, *Storia di Sardinia*, p. 35.

(3) *Latrones quos vulgus scamaras appellabat*, p. 13. Cf. JORDANES, 58, éd. Mommsen, p. 135 : « *Abactoribus scamarisque et latronibus* »; MÉNANDRE : οἱ σκαμδρεῖς ἐγγχωρίως ὀνομαζόμενοι; éd. de Bonn, p. 313.

(4) *In oppidis sibi tributariis atque vicinis... Vicina ac tributaria oppida*, p. 23.

(5) Pp. 3, 8.

(6) P. 12.

(7) « *Rates de partibus Raetiarum* », p. 8.

## IV

C'est exactement la situation dans laquelle on trouve au VII<sup>e</sup> siècle, dans les pages d'un Théophane et d'un Théophylacte Simocatta, la population des bords du Danube, à cette seule différence que, du côté des barbares, à la place d'un Flaccitheus, d'un Ferduruchus ou d'un Frédéric, les Germains, on a des chefs slaves, des rois « esclavons ». Lorsque le général byzantin Pierre, le propre frère de l'empereur Maurice, arrive sur ce Danube inférieur infesté par les incursions de ces nouveaux « brigands », tout aussi peu respectueux des « foedera » et des « societates », il trouve des châteaux abritant une population qui, à cette époque, ainsi que quelques dizaines d'années auparavant, considérait sans doute son territoire comme une *Romania* opposée au *barbaricum* (1) et s'intitulait Romains, *Romani* (2). Ces Romains sont à Akys, à Zaldapa, à Novae, à Pistos, à Létarkion, à Théodoropolis, à Securisca, au Skopis danubien, celui que saint Paulin, faisant l'éloge de saint Nicétas, évêque de Ramesiana et apôtre du Danube, place à côté de Tomi (3). L'évêque à leur tête, ils entretiennent une milice qui leur appartient en propre, d'après un décret de Justin II (4). Aux barbares voisins ils offrent une πανήγυρις (les Roumains, qui connaissent la *nedeia* slave, le *târg*, aussi slave, le *bâlcu* hongrois, ont aussi le *panair* qui en dérive), comme les anciennes *nundinae*. L'arrivée des troupes impériales est accueillie par des transports de loyauté, mais on refuse

(1) KAUFFMANN, *Aus der Schule des Wulfila, Auxentii Dorostorensis epistula de fide, vita, obitu Wulfilae*, Strasbourg, 1899, pp. 21, 22 : « De varbarico in solo « Romania... honorifice est susceptus... De varbarico liberavit et per Danubium transire fecit ».

(2) *Vita Sancti Severini*, p. 11 : « Romanos tamen duris condicionibus aggravans », p. 12 : « Romanos... retransmisit »; p. 21 : « Romanos hortabatur »; p. 24 : « Romani... pacificis dispositionibus in oppidis ordinati ».

(3) *Paulini Carmina*, XVII, 195, 213, 249, 269 et suiv. apud ERNST HUMMEL, *Nicetas, Bischof von Ramesiana*, thèse de Bonn, 1895.

(4) Τινῶν ὀπλιτικόν... ἐπὶ διαφρουρᾷ τῶν τῆς πόλεως; Théophylacte, pp. 274-275. Χαρίζόμενου τῇ πόλει τὴν ἔνοπλον ταύτην διάδοχον πρόνοϊαν; *ibid.*

absolument de réunir les bannières de ces soldats urbains, leur *banda*, à celles de l'Empire. Un chef militaire, un « scribanus », envoyés pour les sommer, échouent. La population, l'évêque la conduisant, se réfugie, menaçante, dans l'église (1). Il faut lui céder.

Il arriva ça et là, comme sur le Danube de Mésie ou dans le Norique, où les barbares brûlaient et tuaient, que les habitants des villes et de leur territoire étaient recueillis par des fonctionnaires délégués dans ce but et transportés avec leur bien en « terre romaine », en terre d'Empire, où on leur donnait des terres (2). Mais on a vu qu'après des dizaines d'années occupées par les incursions slaves toute la ligne du Danube était garnie de cités capables de se défendre, elles et leurs territoires (3).

Mais, à côté, une vie purement rurale se développait et pouvait se maintenir. Elle ne cherchait pas non plus dans l'Empire branlant ses moyens de défense. Quand, sous Justinien, la Rome d'Orient marcha de nouveau à la conquête de sa frontière danubienne, elle trouva ces démocraties paysannes déjà organisées en *χώραί*, en « terres », dont les Roumains — successeurs de ces *Romani* dont ils gardèrent le nom et la langue — firent *feri* (singulier *țara*). Ainsi la « terre Lavita », la « terre Skassétana », toutes nouvelles, dans Procope, à côté des « terres » en relation avec Ad Aquas — Akys et avec la Remesiana de Nicétas : l'Ἀκουεσία et la Ῥεμισιανεσία.

Ceux qui y vivaient, agriculteurs et bergers, dans leur *φοσάτα*, d'où l'albanais *fsat*, le roumain *sat*, sous leurs simples chefs autonomes — comme on le constate en Sar-

(1) Μέτοχος τῆς πανηγύρεως... Καθύνουν ταῖς εὐφημίαις τὸν αὐτοκράτορα; *ibid.* Cf. Ἐπὶ τὸ τῆς πόλεως ἱερὸν.

(2) *Vita Sancti Severini*, pp. 26, 29 : « De his oppidis emigrantes ad romanam provinciam; Onulfus... universos jussit ad Italiam migrare Romanos... Universi per comitem Pierium compellerentur exire... Provinciales..., qui, oppidis super ripam Danuvii derelictis, per diversas Italiae regiones varias suae peregrinationis sortiti sunt sedes ».

(3) Julius Jung l'a déjà relevé dans ses deux ouvrages, « Römer und Romanen », Innsbruck, 1877 (extrait de la *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*) et « Die römischen Landschaften des römischen Reiches, Studien über die inneren Entwicklungen in der Kaiserzeit », Innsbruck, 1881.

daigne, où les dignitaires, au nom de la « couronne du lieu » (*corona de logu*), de la « communauté » (le *gollectu*; cf. le *conventus*, *kuvent* des Albanais), sont l'« armentariu » pour les troupeaux, le « berbecariu » pour les bœufs, le « porcariu » pour les cochons, le « maiore de caballos » pour les chevaux<sup>(1)</sup> — étaient des « Romains », des « homines latini » comme l'heureux Séverin<sup>(2)</sup>. Leur « loquela », qui était aussi celle des cités et même déjà un langage littéraire, dans les écrits d'un Fortunatien d'Aquilee<sup>(3)</sup>, sous l'empereur Constance, était déjà formée dans ces vallées du Sud-Est européen dès la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle.

En effet, il n'y a plus dans la nomenclature topographique un *m* final. On dit Solvanou, Zimarkou, Oungou, Kouintou (pour Quintum), Provinou, de même que Vourdepto, Limo, Grapso, Nono (pour Nonum), Tillito (pour Tillietum, « bouquet de tilleuls »), Castellonovo, Carso, Presidio, Capomalva, Viconovo, Skoumbro, Toulkobourgo ou Skoulkobourgo. La même finale disparaît pour la troisième déclinaison aussi dans Herkulente, Juliovalle, Maurovalle et à l'intérieur d'un mot composé, dans Monteregine (Μοντερεγιβε). Il n'y a plus parfois même le son *s* à la fin des formes de pluriel de cette même déclinaison : Asilva est à la place de Ad silvas (cf. dans la *Vita Sancti Severini* : Ad Vineas). L'*a* intérieur non accentué prend une teinte plus obscure, qu'on saisit dans Noveiustiniane. *I* s'affaiblit en *e*, dans Medeca, de « Medica ». Le *ch* à la place d'un *s* devant un *i* apparaît souvent : Skeptekasas est un exemple connu, mais on a aussi Skemnas, Skitakes, Skédéva, Skéménitis, Skentoudies, Cherdouskéras. Un *t* devant la même voyelle devient un *tz* : Loutzolo, Tzoutrato, Pontzas, Tzitaétous, Tzyeidon, Tzonpologon, Itzis, Tzasklis, Edetzio, Tzimes, Vetzias, Tzerzenouza, Prétzou-

(1) DI TUCCI, ouvrage cité, pp. 37-38.

(2) « Loquela ipsius manifestabat hominem latinum... de partibus Orientis », *Vita Sancti Severini*, pp. 3, 7.

(3) Λόγῳ ἀγροίκῳ... « Breves sermone rustico scripsit commentarios », dit saint Jérôme, dans son *De viris illustribus*, chap. 97; cf. VAN DEN GREYN, *loc. cit.*, p. 233.

riès. Le *v* disparaît dans Καπουτβόες = Caput bovis. La diphtongation du *o* apparaît dans Νοϊοδοῦνω, Noaiodouno à la place de Noviodunum, peut-être même dans Βιγγραναή, si le mot signifie Viglia nova (en roumain : *noauă, nouă*). Et en même temps, partout l'accusatif prend la place du nominatif : Augustas, Οὔρδαοῦς, Τζιταετοῦς, Βηλαστύρας, Βρέδας, Ἀσγίζους, Νόβας, Victorias, Katrelates, Stenes, Strouas, Scares, Tugurias, Stramentias, Candilas, Dousmanes, Strongues — deux termes thraces anciens —, Argentares. Dans Κοβέγκιλες, qui ne donne pas un sens, on a cru même reconnaître l'article postposé que les langues des aborigènes balcaniques ont transmis aussi au bulgare, au scandinave.<sup>3</sup>

Cette vie s'arrêtait-elle à la frontière du Danube? Il n'y avait pour cela aucune raison. Seulement, de ce côté des conditions offraient moins de sécurité, et tel des compagnons d'Attila avait pu jadis réunir des « skamares » et d'autres brigands et, occupant « la tour dite Herta », d'où il partait pour ses raids de pillard, était assez hardi pour se proclamer roi et assez puissant pour s'opposer aux armées de l'Illyricum (1).

Il y avait donc dans les villes et leur rayon, dans les « terres », une population d'« hommes latins », de « Romains », de Passau à Tomis et des vallées de la Macédoine aux plaines de la Dacie officiellement abandonnée, mais baignée par le Danube qui était traversé ici, comme sur son cours moyen, par les vaisseaux des marchands, la population s'étant donné spontanément des institutions de liberté basées sur l'élection, comme partout où on rencontre, dans l'Ouest européen, la tradition de la cité autonome, institutions que l'Empire reconnaissait par des « lois » (νόμοι) formelles. Plus tard, d'après le témoignage de Constantin le Porphyrogénète, les villes de Dalmatie

(1) JORDANÈS, § 58, éd. Mommsen, p. 123 : « Ultra Danubium in incultis locis sine ullis terre cultoribus divagatus et plerisque abactoribus scamarisque et latronibus undecumque collectis, turrin quae Herta dicitur, supra Danubii ripam positam, occupans ibique agresti ritu praedasque innectens vicinis, regem se suis grassatoribus fecerat. »

elles-mêmes passèrent à l'autonomie, rejetant l'autorité de l'Empire sans en adopter une autre. Et déjà une langue romane existait, avec tous ses caractères, deux siècles avant cette date des « serments de Strasbourg » avec laquelle on veut commencer l'histoire des langues romanes en Occident. Il y avait tous les éléments du moyen âge et le germanisme n'y intervenait pour presque rien.

N. JORGA.

